

# VALERY LARBAUD ET LE GROUPE DE L'ODÉON

MARIBEL CORBÍ SÁEZ

*Universidad de Alicante*

## RESUMEN

El París de principios de siglo fue el escenario de una intensa actividad artística e intelectual en todos los géneros. Gran número de artistas, ávidos de libertad, acudieron a la ciudad de las luces en busca de un ambiente propicio a la creación y contribuyeron junto a sus colegas franceses a la renovación de las artes. Muy a menudo se oye hablar de los grandes como Picasso, Poulenc, Valéry o Joyce y sin embargo poco se dice de aquellas personas que hicieron posible su advenimiento a la fama. En el área de literatura y en especial en los años veinte hubo dos mujeres y un hombre -Adrienne Monnier, Sylvia Beach y Valery Larbaud- que contribuyeron al éxito de muchos autores. El "riche amateur" al timón del barco "Odéonie" permitió al grupo de l'Odéon navegar sobre el inmenso oceano de una literatura sin frontera.

**Palabras clave:** Larbaud, Monnier, Beach, Odéon, Modernismo.

## RÉSUMÉ

Paris en début de siècle fut la scène d'une intense activité intellectuelle et artistique dans tous les domaines. Grand nombre d'artistes, avides de liberté, arrivaient à la ville des lumières à la recherche d'une atmosphère propice à la création et contribuèrent aux côtés de leurs collègues français au renouveau des arts. Bien souvent nous entendons parler des grands comme Picasso, Valéry ou Joyce, et cependant ceux qui permirent leur avènement à la gloire sont restés pratiquement dans l'ombre. Dans le domaine littéraire, et en particulier dans les années vingt, il y eut deux femmes et un homme -Adrienne Monnier, Sylvia Beach et Valery Larbaud- qui contribuèrent au succès de maints auteurs. Le "riche amateur" au timon de cette Odéonie permit au groupe de l'Odéon de naviguer sur l'immense océan d'une littérature qui se voulait sans frontières.

**Mots-clés:** Larbaud, Monnier, Beach, Odéon, Modernisme.

## ABSTRACT

Paris, at the beginning of the twentieth century was the scene of an intense intellectual and artistic activity. Many artists from all around the world, eager for freedom, came to the town of lights looking for

an atmosphere favouring arts creation. Very often we hear speak about the great such as Picasso, Poulenc, Valéry, or even Joyce, but nevertheless, hardly ever do we know those people who contributed to these artists' fame. In the literature field, in the first part of the twentieth century there were two women and a man-Adrienne Monnier, Sylvia beach and Valery Larbaud- who catapulted many authors. Valery Larbaud steering the Odéonie's boat rudder, took the Odéon group among the immense ocean of a literature which pretended to be universal.

**Keywords:** Larbaud, Monnier, Beach, Odéon, Modernism.

Si Londres et New York sont devenues dans le courant du XX<sup>e</sup> des centres artistiques d'avant-garde en particulier à partir des années cinquante, Berlin et Paris rivalisèrent à la fin du XIX<sup>e</sup>. La ville des lumières accueillait déjà à cette époque grand nombre d'auteurs étrangers, mais au tournant du nouveau siècle, favorisée par l'exposition universelle de 1900, de nouvelles vagues d'artistes encore en germe, venus de toutes parts découvraient une ville aléchante et stimulante dans le monde de la création. Les ateliers de peintures fourmillaient et remettaient déjà en question un impressionnisme qui avait résonné dans toute l'Europe, les salons et les cafés littéraires débattaient avec non moins d'acharnement que d'enthousiasme un symbolisme littéraire rentré en crise, la musique elle aussi demandait à être rénovée et déjà des noms comme Eric Satie faisait écho au-delà des frontières.

Par ailleurs cette vie parisienne de la "belle époque" de par sa liberté de moeurs permettait des comportements qui donnaient libre cours à l'expression d'un moi bien souvent réprimé par des sociétés puritaines dont l'anglaise et l'américaine en étaient le plus vif exposant. Cette liberté ne permettrait-elle pas à ces jeunes gens avides de nouveauté d'exprimer ce qu'ils avaient au plus profond d'eux-mêmes et en cela ne contribueraient-ils pas à ce renouveau de l'art au XX<sup>e</sup>? Nous pourrions citer ici une liste interminable d'aspirants à artistes qui vécurent dans les ruelles du Quartier Latin ou de Montparnasse, contribuant ainsi avec leurs confrères français dans cette tentative de rénovation. Qui n'a pas entendu parler d'un Picasso dans ses débuts parisiens et de sa contribution au cubisme, de Gertrude Stein venue des États Unis pour accompagner son frère -Léo- qui désirait se faire une place d'honneur dans la peinture et qui créa son propre salon rue Fleurus, devenu presque immédiatement un salon littéraire de la main de sa jeune soeur et qui atteindrait une importance capitale quelques années plus tard parmi les écrivains de la "génération perdue", ou encore de Nathalie Barney qui fuyant aussi le puritanisme américain s'installa à Paris dans le renommé appartement de la rue Jacob et organisa dès lors des soirées littéraires ou simplement des rencontres du cercle lesbique parisien?

Cette Rive Gauche qui jadis avait été le refuge de la délinquance et de la dépravation attirait maintenant les artistes férus de non-conformisme. Les beaux jours du mouvement symbolo-décadent et sa philosophie de bohème littéraire permirent un mélange non moins surprenant qu'attrayant et établirent en très peu de temps une atmosphère propice à la fermentation intellectuelle et artistique. Léon-Paul Fargue nous le rappelle:

*Montparnasse devint aussitôt une grande gare internationale, une Mecque, une Rome, un Nombriil du monde, un de ces ports pour toute embarcation, une cité Paradis, un Enfer, un point névralgique, une île flottante.<sup>1</sup>*

---

1.- Léon-Paul Fargue, cité dans Lemaire (1997: 217).

Effectivement un “point névralgique” dans ce parcours du renouveau des arts et d’où sont sortis quelques années plus tard des noms comme Francis Poulenc en musique, en littérature Paul Valéry, le mouvement surréaliste, et même un auteur étranger James Joyce ne citant que quelques-uns de ceux qui retentirent aux quatre coins du monde. Mais pour que cette révolution artistique des années vingt (littéraire en particulier puisque c’est le domaine qui nous occupe) eût pu être menée à bout bien des personnages ont participé dans cet “atelier des arts” selon Henry James et cependant l’histoire littéraire ne leur a accordé qu’une bien petite place. Tel est le cas de Valéry Larbaud –critique, traducteur et écrivain– et des deux libraires de la rue de l’Odéon: Adrienne Monnier et Sylvia Beach.

C’est précisément dans cette Rive Gauche que Valery Larbaud aux temps du lycée Louis-le-Grand alla chercher l’atmosphère d’une littérature d’avant-garde ou comme le disait Léon-Paul Fargue “l’avant-garde des Barbares”<sup>2</sup>. Le jeune Larbaud Bureaux-des-Étivaux bien des années auparavant avait déjà senti l’appel des lettres et avait publié aux frais d’une mère à la fois orgueilleuse et sceptique un recueil d’inspiration parnassienne *Les Portiques* (1896) et une traduction du grec de la comédie *Les Archontes* (1900). Cependant le futur auteur des *Poèmes par un riche amateur* (1908) ne tarda pas à chercher de nouvelles voies poétiques échappant ainsi à un symbolisme qui sombrait déjà dans la crise. Curieusement sa rentrée dans l’édition parisienne ne fut pas à travers une oeuvre de sa propre création mais plutôt par une traduction précédée d’une étude critique *La Complainte du Vieux Marin* (1901) de S. T. Coleridge. Cet ouvrage qu’il retoucha par la suite pour “faire ses excuses à l’auteur et à lui-même” selon ses propres mots établit la trajectoire ultérieure de l’écrivain. En effet Valery Larbaud ne cessa pas d’exercer la fonction d’intermédiaire entre les cultures de par son activité de traducteur, de critique, de conférencier ou simplement comme conseiller littéraire, finalement comme un authentique mécène au service de la république internationale des lettres.

Ce “after all not to create only” (Larbaud, 1948: 25) qu’il adressa à Gide dans la lettre de présentation à son aîné constitua une grande partie de son oeuvre personnelle parallèlement à sa facette d’écrivain, voire même une énorme partie puisque en dehors du *Domaine Français* et du *Domaine Anglais*, réunis sous le titre emprunté à Logan Pearsall Smith *Ce vice impuni la lecture* (Larbaud, 1924: 63-64) et regroupant ses études les plus importantes et caractéristiques d’auteurs français et anglosaxons, Valery Larbaud nous a laissé un nombre absolument épatant d’articles critiques publiés dans de nombreuses revues. N’oublions pas non plus l’impressionnant volume de *Sous l’invocation de Saint-Jérôme* dans lequel il nous offre toute une analyse théorique du phénomène traducteur dans toute son ampleur, d’autant plus enrichissant qu’il est le fruit d’une très riche expérience personnelle et que d’une fois pour toutes il revendique la dignité des traducteurs.

Depuis les temps du collège Sainte-Barbe-aux-Champs l’intérêt du légendaire “riche amateur” envers les langues étrangères ne cessa de croître. N’était-ce pas là une façon de découvrir de nouveaux mondes à travers la lecture? Cet homme, voyageur inlassable dès sa jeune adolescence acquit en très peu de temps la compétence linguistique en anglais, en italien en allemand et s’éprit de l’espagnol. Phénomène rare de multilinguisme pour une période où le domaine linguistique germanique était curieusement prioritaire. Besoin de dépaysement comme fuite aux pressions de la “mamma cattiva” selon certains critiques ou simplement vocation? J’ose dire les deux.

---

2.- Léon-Paul Fargue, dans la conversation avec Larbaud qui sert d’introduction à Levet (1921: 15).

D'autre part le refus systématique des lectures imposées lui permit de développer une ouverture d'esprit et de jugement qui l'éloignait des maîtres officiels et ainsi d'adhérer à un inconformisme littéraire tout aussi précoce que ferme. N'appartenant à aucune école, à aucun groupe, ayant l'impression d'avoir épuisé tout ce qu'il y avait de neuf dans la littérature française<sup>33</sup> les barrières tombèrent de-ci de-là, le plaisir étant son "but et sa loi"<sup>34</sup>.

C'est ainsi que le cosmopolitisme hérité du milieu familial dû à une certaine tradition des voyages chez les Bureaux-des-Étivaux et le cosmopolitisme littéraire qu'il chercha dès sa jeunesse constituèrent un des axes fondamentaux de Larbaud -homme de Lettres-. Mais ce qui à mon avis est d'autant plus intéressant est que ce goût pour les voyages dans l'espace, en habitant et non pas en touriste, et dans les livres lui permit de rejeter toute sorte de patriotisme. Attitude d'esprit très en vogue particulièrement en fin de siècle en France et qui pour Larbaud-l'humaniste- signifiait fermeture intellectuelle, le phénomène littéraire devant échapper aux frontières établies artificiellement et donc atteindre la dimension universelle. Françoise Lioure affirme:

*Pour Larbaud la connaissance des langues, le voyage à travers les livres ont été très tôt des moyens d'assouvir son désir d'universalité et ont déterminé un aspect majeur d'écrivain européen et international (Lioure, 1981: 87)*

Lecteur passionné de littérature ancienne et moderne, toujours à l'affût du nouveau, à la recherche de petits grands écrivains "parce que, en général, les bons ouvrages mettent longtemps à se faire connaître et qu'en toute époque donnée les meilleurs écrivains ne sont pas les plus célèbres"(Larbaud, 1924: 74), ses horizons s'ouvrirent dans les domaines linguistiques qu'il aimait et maîtrisait: d'abord l'anglais et l'italien, la compétence en espagnol ne s'affirmant que quelques années plus tard lors de ses séjours prolongés en Espagne.

Le Walt Whitman qu'il découvrit dans les sous-sols de la librairie américaine de Paris fut une des rencontres les plus bouleversantes de son époque d'étudiant. Bien que plus tard il essaie de sortir le poète de sa légende, la découverte de l'auteur de *Feuilles d'herbe* lui causa un grand enthousiasme qu'il devait sans faute partager avec les lecteurs spécialisés des revues. Les littératures anglaise et américaine le passionnaient et ses connaissances dans ces domaines étaient pour l'époque bien vastes et même surprenantes. Presque personne en France n'avait entendu parler de Nathaniel Hawthorne et Larbaud le traduisait déjà! Il devait sans faute se dévoiler aux yeux du public lettré. Ses débuts dans *La Plume* sont bien connus proposant à son directeur K. Boès la rubrique "une oeuvre étrangère en traduction" puis l'étude de "quatre poètes récents des États Unis: Whittier, J. R. Lower, E. Lanier, Walt Whitman" ou encore sa collaboration à *L'Oeuvre d'Art International* avec ses "anges de la littérature" abordant la littérature étrangère et donnant ainsi au périodique une plus grande extension.

Son premier *Barnabooth* parut chez Messein en 1908, les nouvelles *Portrait d'Éliane à quatorze ans* à la *Phalange* en 1908, *Dolly* à la *NRF* en 1909 et le nom du "riche amateur" -écrivain- commença à sonner dans les cercles littéraires, mais son activité de critique devenait à chaque fois plus grande. Sa collaboration à la revue de son ami Jean Royère avec ses "Lettres inédites" de Carlyle, *Les Dynastes* de Thomas Hardy, l'étude de G. K. Chesterton attirèrent sur

---

3.- Valery Larbaud dans Levet, *ibidem*.

4.- Marcel Arland, introduction aux *Oeuvres complètes de Valery Larbaud*, Ed N.R.F./Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1957, p.XV.

lui le regard de ses aînés, la *Nouvelle Revue Française* l'accueillit comme critique avec "Les paradoxes du christianisme"-étude sur G.K Chesterton- pour précéder la traduction de Claudel du chapitre VI d' *Orthodoxy*. Ses participations aux périodiques devinrent de plus en plus chèrement sollicitées car si Valery Larbaud avait démontré ses qualités d'écrivain-poète novateur, ses critiques et traductions soulevèrent un non moins grand enthousiasme. Ses exquises préfaces s'éloignaient d'une conception de la critique aride et érudite dans la ligne de l'histoire littéraire, l'auteur des *Enfantines* offrait quelque chose de beaucoup plus chaleureux, de plus poétique, en fin de compte ses aperçus s'approchaient sans aucun doute de l'œuvre d'art. Si dans cette période 1909-1914 Larbaud apporta de nombreuses études à la *NRF*, notons qu'il ne cessa de contribuer à d'autres par un désir d'indépendance. Toujours est-il que parmi toutes ses collaborations il y en eut une qui marqua particulièrement les membres de la revue dirigée par Gide entre autres. Paul Claudel venait de traduire les poèmes de *L'Éros inconnu* et encore une fois à l'instigation de son aîné Larbaud rédigea une préface sur Coventry Patmore. L'auteur des *Nourritures terrestres* s'empressa de lui écrire:

*Votre étude sur Patmore dépasse en importance, en intérêt (et j'allais dire en vertu) tout ce que j'osais espérer<sup>5</sup>*

Effectivement "vertu" car si pour Larbaud son travail matériel -critique et traduction- ne s'expliquent que par le plaisir de la découverte et de l'appropriation du texte, son hédonisme se retrouve de même dans la finesse de son langage car "il n'y a de vrai traducteur et de vrai critique l'écrivain. Il ne s'agit pas de science mais d'art"<sup>6</sup>.

Précédemment j'ai souligné le fait que le riche amateur essaya de maintenir son indépendance à l'égard des revues, en ce qui concerne la *NRF* nous devons souligner qu'il eut un rapport spécial, rapport qui a pu faire penser que Valery Larbaud appartenait au comité de directeurs aux côtés de Gide, Copeau, Schlumberger, Ghéon, Rhuyters... La relation, cependant, fut d'un tout autre genre. D'abord notons le fait que la plupart des membres de cette revue avaient une orientation germanique, et considérant que la littérature anglaise et en particulier le genre romanesque étaient plus riches et plus flexibles ils s'étaient tournés vers le domaine anglais. Le roman français ne pouvant en tirer que du bien pour sortir de sa crise. André Gide, par exemple, défendit l'idée que chaque écrivain devait contribuer à cette cause traduisant une oeuvre anglaise de façon à pouvoir enrichir le domaine français. La vision du phénomène traducteur de l'auteur des *Caves* était certes différente de celle de Larbaud. Ce dernier rejetait toute contrainte et envisageait la traduction comme une activité intellectuelle à laquelle il se vouait volontairement et par plaisir. Toutefois soulignons que précisément il luttait contre son légendaire amateurisme en réclamant la rémunération de ses copies. De toute façon, par sa connaissance du domaine anglosaxon il devint un homme indispensable aux sommaires de ce périodique et surtout le "compagnon de route du premier groupe de la *NRF*"<sup>7</sup>(Anglés, 1968: 15).

Par ailleurs dans la première période de cette revue (1909-1914) l'atmosphère qui régnait était celui de la conversion rejetant ainsi un protestantisme devenu trop rigoureux pour l'hom-

5.- André Gide, lettre à Valery Larbaud citée dans Aubry (1949: 181).

6.- Valery Larbaud, cité dans Chevalier (1981: 58).

7.- Selon Auguste Anglés Valery Larbaud tout en admirant les valeurs instaurées par les fondateurs de la *NRF* sut cependant maintenir une certaine indépendance à l'égard de ce groupe. Il collabora volontiers dans les projets qui l'enthousiasmaient, il n'hésita pas à donner des conseils ou à exprimer ses opinions...et pourtant il défendit à outrance sa liberté et son identité littéraire: soulignons par exemple qu'il ne renonça jamais aux autres petites revues où il avait publié depuis ses débuts.

me. Larbaud depuis son contact avec le cercle londonien des néocatholiques groupés autour d’Alice Meynell avait affermi son sentiment envers une religion qui “rapprochait davantage l’âme et la chair” (Anglés, 1978: 61). La découverte de Francis Thompson et de Coventry Patmore “grandes voix lyriques du catholicisme anglais répondant à quelques-uns des mouvements intimes de son sentiment et de sa pensée” (Aubry, 1949: 110) amorcèrent tout un processus de conversion –“le going over to Rome”– dans la plus grande discrétion. Valery Larbaud et Gide partageaient de nombreux aspects personnels –milieu- indépendance à l’égard de celui-ci, éducation, épanouissement personnel...-, des affinités intellectuelles et surtout spirituelles car tous deux admiraient l’acte de conversion de Claudel même si quelquefois celui-ci leur semblait quelque peu véhément.

D’autre part n’oublions pas que la figure de Charles-Louis Phillipe affermit quelques temps auparavant l’amitié Larbaud-Gide. Le riche amateur avait découvert l’auteur de *La mère et l’enfant* dans la revue *La plume* et c’est à travers son ami Marcel Ray qu’il le rencontra personnellement. À partir du premier *Barnabooth* (1908) ses aînés, Gide et Phillipe, amis entre eux depuis longtemps, l’animèrent à débrider son talent d’écrivain et en retour le jeune Larbaud leur déploya une grande amitié. De plus Ch. L. Phillipe, Bourbonnais également, fut important dans la trajectoire du jeune Larbaud tenant compte du fait que c’est à travers lui que le riche amateur commença à apprécier Henry J-M Levet “poète capable de faire du Walt Whitman à la blague”<sup>8</sup> et que ce dernier, quelques années plus tard, constituerait un projet d’étude de deux hommes qui se lieraient d’une profonde amitié dès leur rencontre à l’enterrement de Phillipe: Fargue et Larbaud. En effet tous deux se proposèrent de réunir le patrimoine littéraire de Levet, mort prématurément. Malheureusement le refus des parents à céder les inédits du jeune diplomate et écrivain les en empêcha. Néanmoins l’admiration envers l’auteur des *Cartes postales* fut telle qu’après la guerre les inséparables amis publièrent un recueil de poèmes précédé de leur fameuse conversation et offrirent une séance à La Maison des Amis des Livres.

Il n’est que dire que dans ce réseau d’amitiés littéraires Larbaud n’oubliait pas ses confrères. Comme nous venons de voir avec Levet à chaque fois qu’il décelait chez eux un grain de nouveauté ou de finesse il entreprenait d’immédiat sa campagne de présentation. Dans le cas de Charles Louis Phillipe, la mort le prit par surprise mais tout de suite il agit en présentateur d’un auteur qui avait eu à peine le temps de se faire connaître. La conférence qu’il fit de lui à Moulins en 1911 n’en fut que mémorable dans la mesure où ce fut comme nous le dit Aubry “un portrait nuancé et véridique, indifférent à tout esprit de parti ou de classe” (Aubry, 1949: 162). Cette admiration, voire même vénération, qu’il partageait avec Gide, l’obligea à prendre la défense de celui-ci dans l’édition de *La Mère et l’enfant* à la *NRF* (Anglés. 1968: 12).

Dans ce foyer d’échanges qui se créa entre les écrivains non officiels la quête du moderne était à l’ordre du jour, et le réseau d’amitiés permettait de rencontrer le plus méconnu au fin fond de la France. Larbaud avait découvert dans la *NRF* les poèmes en prose d’un tel Alexis Léger. En contact amical et intellectuel avec Francis Jammes depuis longtemps déjà, il connut à travers celui-ci et Jacques Rivière le jeune aspirant à écrivain. Évidemment Larbaud ne tarda pas à en faire un compte rendu. Cette fois-ci il écrivait à la *Phalange* le premier article sur le futur Saint-John Perse “Saint-Léger Léger, *Éloges*”<sup>9</sup>. Dans le cas de Léon-Paul Fargue, Valery Larbaud avait

---

8.- Valery Larbaud, dans Levet (1921: 25).

9.- Cf. Larbaud (1911).

de même très tôt reconnu la valeur littéraire de son ami, admirant son éloquence, sa fantaisie et ses surprenants jeux de langage, il l'encourageait à abandonner sa vie de noctambule pour pouvoir se vouer plus sérieusement à l'écriture. De plus soulignons que ce fut grâce au "riche amateur" que *Tancredi* parut publié en volume. Larbaud -le patriarche- pourrait-on l'appeler car comme nous le rappelle Béatrice Mousli: "la constante de la carrière de Larbaud: il n'oublie jamais ses amis, promouvant sans cesse leurs oeuvres inlassablement à l'affût d'engagements qui permettraient aux membres de sa tribu de survivre" (Mousli, 1992/93: 19). Larbaud dans son entrain d'aider ses collègues essaya de passer une étude à la *Phalange* sur son ami mais cette fois-ci Jean Royère n'accepta pas et Fargue n'eut pas la même chance qu'Alexis Léger. Le "riche amateur", déçu, renonça malgré lui à écrire sur ses collègues tout du moins en France et jusqu'après la guerre.

C'est aussi par ce réseau d'amitiés littéraires que dans la période d'avant-guerre l'activité critique de Larbaud avait résonné hors de la France. Bien avant d'inaugurer la rubrique des lettres anglaises en février 1913 à la *NRF* et d'assurer l'anonyme revue *Revue anglaises* il était déjà considéré comme un expert dans ce domaine. Larbaud connaissait Arnold Bennett depuis ses premiers séjours en Angleterre. À nouveau conseillé par Gide, il préfaça sa traduction de la nouvelle qui donne le titre au recueil *Le matador des cinq villes* et dans cette préface il soulignait quatre romanciers de premier ordre H. G. Wells, J. Conrad, J. Galsworthy et A. Bennett -inconnu du public-. Encore une fois il découvrait aux lecteurs français un auteur étranger de grand talent. C'est grâce à cet écrivain envers lequel il éprouvait une grande estime qu'il collabora dans *The New weekly* sous la rubrique "Lettres de Paris" où il parla directement en anglais de la vie intellectuelle et artistique française de l'époque. En toute indépendance et liberté il aborda les auteurs de son choix et les thèmes qui lui semblaient d'importance avec une maîtrise de la langue surprenante. "Notes sur M Bergson de Péguy", "*L'Otage* de Paul Claudel", "*Les caves du vatican* d'André Gide", "Poèmes de Léon-Paul Fargue", les premières auditions du "Sacre du Printemps"... Malheureusement la guerre frappa de plein fouet et cette collaboration ainsi que celle des revues françaises durent s'interrompre.

À partir de son deuxième *Barnabooth* (1913) les éléments novateurs de cette oeuvre attirèrent l'attention des membres de la *NRF* et à partir de cette époque Larbaud -écrivain- fut beaucoup plus sollicité (raison pour laquelle dans la période d'après-guerre on lui reprocherait de laisser sa création personnelle en faveur du "travail matériel"), mais l'introducteur de Bennett et de tant d'autres en France ne pouvait pas renoncer à sa passion pour la traduction. En pleine guerre, après avoir abandonné G. Meredith qui ne lui disait rien, il se pencha sur Samuel Butler, recommandé quelques temps auparavant par Bennett et Gide, et c'est ainsi que son oeuvre majeure de traduction se définit. Au programme, *Ainsi va toute chair*, *La vie et l'habitude*, *Erewhon*, *Les nouveaux voyages d'Erewhon*, *Les carnets*... L'Espagne allait être le lieu où cet écrivain français installé dans une petite ville de province -Alicante-, muni d'une patience, d'une dévotion sans pareil, pendant près de quatre ans allait découvrir à la langue française cet auteur anglais très peu connu de son vivant, glorifié après sa mort dans son pays natal, mais totalement inconnu dans bien d'autres pays.

Le refuge alicantin allait de plus lui permettre d'approfondir sa connaissance de la littérature espagnole contemporaine et de rencontrer de nombreux auteurs qui deviendraient par la suite ses amis. Les horizons littéraires de Larbaud pendant ce laborieux séjour s'élargirent de même que son activité de traducteur et de critique. Si quelques années auparavant il ne se sentait pas suffisamment à l'aise pour traduire l'espagnol, dès lors sa navigation ne ferait que s'a-

grandir, et indéniablement au bénéfice de son entourage littéraire et amical. Pendant cette “réclusion espagnole” son “Paris de France”<sup>10</sup> lui prépara une “richissime” surprise.

C’est précisément dans la petite rue de l’Odéon au sein même de cette Rive Gauche qu’il adorait, endormie par une guerre ravageante, que s’ouvrait une librairie qui deviendrait en très peu de temps un des points de rencontres de tous les écrivains de l’avant-garde française et qui par un hasard presque providenciel aurait en face une boutique homonyme spécialisée à son tour en littérature anglosaxonne. Le pont de cultures serait donc créé comme par magie et au centre de ce pont un homme, Valery Larbaud, qui par son enthousiasme envers les lettres permettraient au groupe de l’Odéon ainsi constitué de naviguer sur plusieurs larges.

Lorsqu’Adrienne Monnier ouvrit sa librairie “La maison des amis des livres” le 15 novembre 1915 au 7 rue de l’Odéon elle le faisait par amour aux livres. Peu de temps avant elle venait d’abandonner son travail comme secrétaire à l’Université des Annales car la littérature académique ne lui plaisait pas: la Rive Droite ne lui offrait aucun attrait et sa tentative pour rentrer au Mercure de France avait échoué car elle “était pour ces hommes, ce dont ils étaient le plus fatigués et le mieux revenus: l’enthousiasme et l’illusion”(Monnier, 1960: 34). Sa formation intellectuelle et sa culture littéraire s’étaient constituées en toute liberté et par conséquent elle n’avait de préférence pour aucune école, ses goûts littéraires et ses idées lui permettaient ainsi de sentir un penchant particulier pour des auteurs encore méconnus. Le lieu où s’établir ne pouvait être que la Rive Gauche car la Rive Droite était monopolisée par les écrivains consacrés. Elle s’installa donc dans le Paris des jeunes aspirants à écrivain, sachant déjà à ce moment-là que sa tâche dépasserait sans aucun doute le prêt de livres, son travail devrait aller beaucoup plus loin devant servir cette littérature “en train de se faire” surnommée la “littérature d’à côté”.

La jeune Adrienne débuta dans l’exercice de sa profession de façon risquée puisque non seulement ses connaissances et son expérience dans ce domaine étaient quelque peu limitées, mais par ailleurs son nom était complètement inconnu de la société parisienne. N’oublions pas d’autre part que ce métier à l’époque était réservé aux hommes. Cependant son enthousiasme bénéficia d’une grande aide dans la mesure où, la guerre éclatée, la plupart des libraires se trouvaient sur le front et son établissement était pratiquement le seul dans ce Paris qui apparemment sommeillait. De plus, la situation géographique de son établissement lui permettait de recevoir les étudiants de la Sorbonne ou les visiteurs et bohèmes de la vie parisienne.

Petit à petit sa liste de membres lecteurs augmentait, les futurs surréalistes -encore étudiants- comme Louis Aragon, Philippe Soupault, André Breton commencèrent à visiter cette chaleureuse boutique où la jeune propriétaire se lançait très volontiers dans des débats littéraires<sup>11</sup>. En très peu de temps elle accueillit quelques-uns des grands et dès lors La Maison des Amis des Livres commença à faire écho dans la ville et plus particulièrement dans les cercles littéraires et artistiques qui, bien qu’endormis par le conflit, comptaient fort heureusement avec quelques écrivains et artistes qui n’avaient pas pu participer à la cause nationale. Paul Fort fut le premier des poètes connus à lui rendre visite et à la faire dépositaire de la revue symboliste *Vers et prose*. Puis, Léon-Paul Fargue -le fameux “piéton de Paris”- ne tarda pas à fréquenter cette charmante librairie et d’immédiat ses nombreux amis le suivirent: Satie, Delamarche, Daragnès

---

10.- Ici l’utilisation des guillemets n’indique pas le chapitre “Paris de France” de *Jaune Bleu Blanc* (Larbaud: 1927). Je fais un jeu de mots sur ce titre et la capitale si appréciée par le “riche amateur”.

11.- Adrienne Monnier nous narre les débuts de sa maison de prêts “Souvenirs de l’autre guerre” dans Monnier (1960).



et tant d'autres si l'on tient compte de la mondanité de ce poète. Mais parmi eux un membre de la *Nouvelle Revue Française* qui n'avait pas été affecté: André Gide. D'autres viendraient lors de leur permission: Schlumberger, Paulhan... Les aînés qui arrivaient offraient à Adrienne Monnier des exemplaires de leurs oeuvres, André Gide lui remit ses *Nourritures Terrestres*, son *Prométhée* et son *Voyage d'Urien*. Fargue lui offrit son *Tancredi*, Paul Valéry ne tarda pas non plus à faire son apparition, amenant des exemplaires des revues où avaient été publiées ses quelques ouvrages et surtout offrant ses fameuses lectures de *Monsieur Teste* qui émerveillaient ses auditeurs. Jules Romains, un écrivain envers lequel Adrienne sentait une grande vénération, fit très tôt part de ce groupe -un groupe qui devenait de plus en plus grand-.

Cette boutique de prêts n'était donc plus une librairie quelconque, elle remplissait certes sa fonction, mais ce qui s'avéra d'autant plus attrayant et enrichissant c'est qu'elle était devenue un centre de réunions et de discussions littéraires en toute spontanéité, en toute liberté et en fin de compte en toute amitié. Adrienne Monnier, la libraire? Oui, certes. Adrienne Monnier, l'amie passionnée de littérature d'avant-garde et constamment prête à échanger ses points de vue? Oui, résolument. La librairie close, bien souvent les débats se poursuivaient autour d'un bon repas chez cette femme qu'on surnomma "la nonne des lettres". Cet enthousiasme collectif, cette soif de littérature novatrice donnèrent naissance à un nom par lequel s'identifiait en grande complicité le groupe d'écrivains-amis ou de futurs écrivains de la Chapelle Monnier: "les potassons", nom créé quelques années auparavant par Léon Paul Fargue pour désigner un chat mais qui dans ce cas faisait référence à leur style de vie fondé avant tout sur le plaisir, la gentillesse, la bonhomie, et leur enthousiasme envers la même cause. Ce curieux groupe réunissait évidemment Fargue qui fut très important dans la vie de La Maison des Amis des Livres de par sa joie de vivre, de par son éloquence. Selon Adrienne "un maître bienfaisant" ayant une importance tout aussi bien "littéraire" que "moral" car il leur "montra ce qu'était la vie"<sup>12</sup>.

Parmi les potassons nous trouvions entre autres Paul Valéry, Léon Delamarche, Adrienne Monnier, Raimonde Linossier "dadaïste avant la lettre" avec son oeuvre *Bibi-la-bibiste* et d'autres personnages qui n'étaient pas obligatoirement du monde des lettres. La chapelle Monnier accueillait entre ses chaleureux rayons des personnages divers qui appartenaient à d'autres cercles artistiques: Paul-Émile Bécot -illustrateur- et Marie Monnier -brodiste d'art et illustratrice-, Marie Laurencin -muse d'Apollinaire- du monde de la peinture, de la musique le chef de file Francis Poulenc... Il n'est que dire que pendant la guerre ce groupe était restreint, mais après celle-ci il s'élargirait et certaines personnalités telles que Valéry Larbaud et Sylvia Beach y auraient une place d'honneur.

Par ailleurs soulignons que La Maison des Amis des Livres s'était faite distributrice des rares revues d'avant-garde publiées pendant la guerre telles que *Nord Sud* et *Sic*. En très peu de temps Adrienne Monnier acquit une certaine renommée et en 1918 elle reçut le *Manifeste Dada* de Tristan Tzara. De façon apparemment surprenante, son établissement fut le refuge où se déclencha cette révolution surréaliste. André Breton, Philippe Soupault, Louis Aragon, influencés par ce mouvement venu de Zurich, s'apprêtaient à lancer leur propre revue *Littérature* et Adrienne à nouveau en serait la dépositaire.

La grande guerre finie la ferveur intellectuelle recommença à grouiller de ce côté de la Seine, de nombreux jeunes revenaient du front et leur premier port d'attache fut sans aucun

---

12.- La libraire parle de l'importance de Léon-Paul Fargue au sein de cette chaleureuse boutique dans "Mémorial de la rue de l'Odéon" (Monnier, 1960).

doute cette librairie dont ils avaient entendu parler pendant leur absence. Les anciens fauves, Blaise Cendrars, Max Jacob, Pierre Reverdy, André Salmon, Jean Cocteau, Apollinaire, se rencontraient souvent dans ce foyer de débats littéraires où:

[...] *Adrienne Monnier était comme ce jardinier, et dans la serre de la rue de l'Odéon où s'épanouissaient, s'échangeaient, se dispersaient ou se fanaient les idées en toute liberté, en toute hostilité, en toute promiscuité, en toute complexité, souriante et véhémence, elle parlait de ce qu'elle aimait: la littérature [...]*<sup>13</sup>

Les auteurs qu'on admirait revinrent: Claudel et Saint John Perse rentraient de leurs missions diplomatiques, Valéry Larbaud abandonnait l'Espagne en juin 1919 amenant avec lui tout un bagage de connaissances acquises de par ses voyages, de par ses rencontres, de par ses lectures et traductions, et des oeuvres personnelles presque achevées qu'on attendait avec impatience. À son arrivée sur la Rive Gauche il trouva un groupe prêt à l'accueillir et avide de l'écouter.

Pendant le concept d'Odéonie<sup>14</sup> n'aurait pas pu être totalement délimité sans la présence de la jeune américaine Sylvia Beach et l'installation de Shakespeare and Company. Arrivée en France en Juillet 1916, munie d'un passeport qui la présentait comme une journaliste littéraire pour des raisons exclusivement bureaucratiques, elle ne pouvait s'imaginer à ce moment-là que la France serait son pays d'adoption. Les livres la passionnaient et Paris l'attirait par cette poésie qu'elle avait connue quelques années plus tôt lors du premier séjour de la famille Beach en début de siècle. Tout comme ses compatriotes Sylvia voyait dans cette ville l'endroit parfait pour pouvoir être elle-même et s'affranchir de la pression d'un père presbytérien et d'une mère frustrée par un mariage raté. Il lui fallut très peu de temps pour dénicher la librairie d'Adrienne. Cherchant la revue *Vers et Prose* et ayant lu l'adresse de son distributeur à la Bibliothèque Nationale elle s'achemina vers la rue de l'Odéon, qui deviendrait quelques années plus tard son foyer d'adoption et son lieu de travail définitif. Dès leurs premières rencontres les deux jeunes femmes sentirent une grande sympathie et se vouèrent d'immédiat à d'intéressants débats sur leurs cultures et sur leurs littératures. Elles s'épatèrent mutuellement car si Adrienne Monnier avait lu toute la littérature américaine traduite en français, Sylvia connaissait l'oeuvre de son auteur préféré Jules Romains et, tout comme elle vénérât Paul Valéry qui venait juste de publier *La Jeune Parque*. Une espèce de symbiose intellectuelle s'effectua entre elles car aussi bien l'une comme l'autre s'étaient formées dans ce terrain en toute liberté. Shari Benstock (1986, 253) souligne le fait que Sylvia de par sa santé fragile ne put recevoir une éducation suivie et en cela sa formation fragmentaire lui permit le développement d'un sens critique très personnel et ouvert rejoignant ainsi Adrienne Monnier dans cette vision très large de la littérature. Sylvia s'inscrit comme membre-lecteur et participa de plus en plus aux activités littéraires de La Maison des Amis des Livres. N'oublions pas non plus l'aspect personnel comme trait d'union; bien que les mémoires de ces deux femmes soient très discrets à l'égard de leur relation sentimentale, j'ose souligner qu'un autre élément put attirer l'attention de Sylvia sur Adrienne: la jeune française -indépendante et libre de toute contrainte sociale- pouvait vivre sa sexualité telle qu'elle la ressentait.

Ces premières rencontres affermirent leur amitié, or deux années devaient encore s'écouler pour que Shakespeare and Company ouvrît ses portes. La jeune américaine partageant l'enthousiasme

13.- Jacques Prévert cité dans Monnier (1960: 12-13).

14.- Mot créé par Adrienne Monnier pour faire référence d'une part à cette collaboration entre les poles français-anglais et d'autre part à l'esprit artistique d'avant-garde qui régnait dans cette petite ruelle parisienne.

siasme de ses compatriotes envers la défense de cette guerre quitta Paris pour Turenne comme volontaire agricole et ensuite rentra au service de la Croix Rouge en Serbie. Un temps qui lui permit non seulement de faire quelques économies mais aussi de décider son futur professionnel (Riley Fitch: 1983, 38-40). Adrienne l'aida à voir que le monde des livres était parfaitement ouvert aux femmes et ce qui s'avérait d'une grande importance: en toute indépendance. Dans sa pensée elle voyait l'Europe comme le lieu idéal pour s'épanouir librement et échapper aux contraintes sociales et familiales. Le ferait-elle à Londres? N'était-ce pas extraordinaire? Son amie et elle pourraient dans ce cas collaborer sur deux domaines: le français et l'anglosaxon? À son retour en 1919 la question fut vite résolue car allant consulter le directeur du Poetry Book Shop de Londres celui-ci la découragea fermement. Cette affaire ne pourrait marcher de ce côté de la Manche! Fort heureusement, Adrienne presque en même temps, découvrit une ancienne buanderie en location rue Dupuytren 7 (première adresse de Shakespeare and Company, quelques mois plus tard rue de l'Odéon 12). Ce fut donc "grâce à cette amie française" (Beach: 1963, 91) que la jeune américaine put réaliser son rêve le 17 novembre 1919. Sylvia s'empressa d'acheter des livres d'occasion qu'elle dénicha de toutes parts, elle organisa une bibliothèque qui parcouraient toute l'histoire de la littérature anglosaxonne abordant même le XXe siècle puisque sa soeur Cyprian lui envoyait de Brentano's de New York les nouveautés. La décoration de sa librairie comptait avec de grandes affiches de Whitman, de Poe, d'Emerson, d'Henry James. Et ses premiers membres lecteurs furent ceux qu'Adrienne lui envoya.

N'oublions pas non plus que du côté américain il y avait une importante collectivité de compatriotes de professions libérales qui jusque-là s'étaient servis à la librairie américaine de Paris, Sylvia eut le privilège d'en attirer un grand nombre. De plus la ville hébergeait aussi tout un cercle d'écrivains et d'artistes d'avant-garde qui, habitant la Rive Gauche, connaissaient Adrienne et ses amis. Il leur fallut peu de temps pour suivre leur chef de file Nathalie Barney ou le couple Gertrude Stein-Alice B. Toklas. Cette surprenante librairie -avec son affiche style anglais- attira rapidement grand nombre de membres-lecteurs, mais c'est avec l'arrivée d'Ezra Pound à Paris et ensuite celle de Joyce que Sylvia Beach put constater que son entreprise allait de l'avant. L'arrivée du renommé poète des *Cantos* et mécène d'arts en Juin 1920, puis celle de l'auteur d'*Ulysse* attira beaucoup de jeunes compatriotes vers la ville des lumières qui grouillait plus que jamais intellectuellement.

Selon Noel Riley Fitch (1983,78) ce fut Pound qui amena Sylvia Beach vers les revues spécialisées et Joyce qui l'entraîna dans le monde de l'édition. Leur influence fut indéniable certes, mais à mon avis dans toutes les démarches de Shakespeare and Company la présence d'Adrienne n'en fut pas moins importante car la "nonne des lettres françaises" avait déjà une grande expérience dans ces domaines: distributrice de revues d'avant-garde mais aussi éditrice et en cela je rejoins Shari Benstock quand elle dit:

*Adrienne fue para Sylvia Beach, hermana y musa, asesora fiandera y persona dispuesta a echarle una mano y acaso lo más importante fue el modelo en el que se miró como librera* (Benstock, 1986: 248)

Les jeunes gens que Gertrude Stein appela par la suite "la génération perdue" commencèrent à se rencontrer dans les cafés de Montparnasse, dans les salons artistiques et surtout à Shakespeare and Company devenu leur quartier général. Citons quelques-uns de ceux qui firent de Paris une "fête"<sup>15</sup>: Robert Mac Almon, F. S. Fitzgerald, A. Mac Leish, E. Hemingway, Ford

---

15.- Cf. titre français de l'oeuvre d'Ernest Hemingway *A moveable feast* (traduit *Paris est une fête*, Folio, 1964) et où il parle du Paris des années 20-40, de la "Génération Perdue" et bien entendu de Sylvia Beach.

Madox Ford, E.E. Cummings, Sherwood Anderson... Et de nombreuses jeunes femmes H.D., Bryher (Winnifred Ellermann), Marianne Moore, Maria Jolas, Jannet Flanner...

Écrivains, poètes, étudiants, journalistes et petits éditeurs qui unis au nom du modernisme travaillèrent côte à côte, mêlés à leurs confrères français et étrangers dans -selon Bryher- cette “*confrérie des arts*” rassemblée rue de l’Odéon par deux femmes: Adrienne Monnier et Sylvia Beach qui:

*Grâce à elles, dans notre Paris, se perpétuent en se combinant la tradition de l’hôtel Rambouillet et celle de ces “boutiques divines” dont il est question aux dernières pages de ce livre*<sup>16</sup>

“Boutiques” effectivement “divines” car plus que des librairies de prêts elles étaient des salons littéraires, artistiques, et plus encore des ateliers au service de ce modernisme. Larbaud ne s’en trouva qu’à son aise, son rôle devenant capital dès le départ.

Il est certes vrai qu’à l’arrivée de Larbaud à Paris en juin 1919 la librairie de Sylvia n’était pas encore installée (quelques mois devaient encore s’écouler), cependant la jeune américaine appartenait déjà au groupe des potassons et assistait fréquemment aux lectures dans l’établissement de son amie. Le renommé écrivain-traducteur-critique, lors de son séjour à Alicante, voué à la traduction des “Butler” était resté en contact avec de nombreux amis: Ray, Gide, Valéry et Fargue entre autres et connaissait de nom sans aucun doute la chapelle Monnier. La correspondance Valéry Larbaud/ Adrienne Monnier/ Sylvia Beach nous permet de confirmer la période de la rencontre en Juin 1919. Ici nous devons signaler que Mathilde Pomès (1957: 527) dans *Hommage à Valery Larbaud* fait remonter la date de sa rencontre avec l’auteur de *Fermina Marquez* en 14 chez Adrienne. Or la librairie n’existait pas encore. De plus la lettre du 15 mars 22 (Larbaud, 1992: 95) nous confirme le fait que la rencontre Monnier-Larbaud eut lieu à son retour d’Espagne. Toujours est-il que de façon immédiate, le légendaire riche amateur fut accueilli dans ce nouveau foyer littéraire et offrit la lecture de quelques fragments de *Don Luis Losada* -un roman qu’il n’achèverait d’ailleurs pas par la suite-. La propriétaire de cette aléchante et chaleureuse chapelle s’empressa d’envoyer à l’auteur de *Barnabooth* un encourageant pneu<sup>17</sup>, pneu qui marqua le début d’une coopération fondée sur l’amour de la littérature entre les deux axes anglais et français et qui, malheureusement, finirait une dizaine d’années plus tard après l’éreintante révision de la traduction intégrale en français de l’*Ulysse* de Joyce. Aspect que je n’aborderai pas ici, puisqu’il sera l’objet d’une prochaine communication.

Évidemment le rôle du capitaine Larbaud dans cette “Odéonie” fut très important surtout si l’on considère que leur intense contact amical et littéraire dura plus de dix ans. La splendide édition de Maurice Saillet des *Lettres de Valery Larbaud à A. Monnier et à S. Beach* nous offre le témoignage d’une amitié qui déborda largement le domaine intellectuel et littéraire. Cette correspondance nous dévoile bien des aspects des écrivains du moment, des potins littéraires, des activités intellectuelles et artistiques plurielles d’un groupe qui organisait des soirées, fêtes, repas, voyages et qui avant tout vivait pour et par l’avant-garde artistique. En dépit des incessants voyages du légendaire amateur leur communication ne cessa pas. Adrienne Monnier et Sylvia Beach étant au carrefour de l’avant-garde internationale, il devait bien les mettre au courant de ses démarches littéraires, de ses rencontres, de ses découvertes...

---

16.- Cf. dédicace à Adrienne Monnier et à Sylvia Beach de la première édition de V. Larbaud (1925).

17.- Cf. lettre de Valery Larbaud à Adrienne Monnier dans laquelle il remercie la libraire de l’encourageant pneu qu’elle lui envoya après la lecture des fragments du *Don Luis Losada* de Larbaud à La Maison des Amis des Livres (Larbaud, 1991: 9).

Les limites de cette communication nous obligent malheureusement à faire un choix pour illustrer leur collaboration au sein de cette odéonie: la campagne d'introduction en France de Joyce est à mon avis un des moments les plus révélateurs dans la mesure où le trio Beach-Monnier-Larbaud et la plupart de leurs confrères participèrent dans une cause qui déborda largement le continent européen. Magistrale contribution pourrions-nous dire, car si l'*Ulysse* fut une oeuvre révolutionnaire les conditions de sa "naissance au public" ne le furent pas moins et en cela rentrèrent dans l'histoire de la littérature universelle. "*Le plus grand évènement, dans la vie de Shakespeare and Company, fut la publication d'Ulysse*" selon Sylvia Beach (1963,92) et l'on pourrait ajouter que le phénomène joycien fut une des séquences les plus révélatrices et importantes de cet axe franco-anglais de l'Odéon dans la mesure où toute la presse internationale s'en fit écho et les noms des deux libraires ainsi que celui de Larbaud retentirent aux quatre coins du monde.

Selon Sylvia Beach ce fut l'amour de Larbaud envers la littérature américaine qui déclencha une sympathie réciproque entre eux. Elle partageait l'enthousiasme de cet homme envers les langues étrangères et surtout envers Walt Whitman -le poète des *Feuilles d'herbe*-. La jeune américaine lui parla d'auteurs de la nouvelle génération qu'il ne connaissait pas encore et dès l'ouverture de son établissement elle ne cessa de lui prêter les livres dont le critique avait besoin pour ses articles. Sympathie intellectuelle qui déboucha sur une intense amitié car pour le baptême de Shakespeare and Company Larbaud en fut nommé le parrain. Enchanté par l'heureux avènement, son cadeau ne pouvait être qu'une collection de soldats de plomb! La librairie fonctionnait déjà quelques mois lorsque Joyce, conseillé par Pound, débarqua dans Paris. Invitée par Adrienne à un goûter chez André Spire, Sylvia rencontra celui qui allait changer le cours de son établissement (Beach: 1950, 12-13). Elle avait lu et apprécié toute son oeuvre et les chapitres publiés de la dernière l'avait fortement impressionnée. L'*Ulysse* avait des difficultés car la société américaine pour la suppression du vice posait des problèmes pour l'édition en feuilleton dans *The Little review*. Margaret Anderson et Jane Heap, les deux directrices de la revue, étaient sur le point d'être condamnées. Cette oeuvre que toute la génération d'avant-garde anglosaxonne suivait passionnément verrait-elle finalement le jour? Treize chapitres étaient déjà parus, et les cinq restants?

Lorsque Joyce finalement lui annonça la censure définitive de son oeuvre soit-disant obscène, Sylvia avait déjà bien réfléchi sur l'aventure de l'édition de l'impressionnant volume. Elle s'était anticipée au vérédict final organisant avec Adrienne, la veille de Noël de 1920, la rencontre de l'écrivain avec son futur critique. Les choses ne pouvaient aller que pour le mieux puisque les deux hommes éprouvèrent une grande sympathie. Joyce savait que Larbaud était le plus renommé des spécialistes en littérature anglosaxonne et que le succès de son livre dépendait clairement d'une bonne présentation. Pour sa part le riche amateur avait déjà lu quelques-unes des oeuvres et avait déniché des éléments novateurs qui l'enthousiasmaient. Il ne restait plus qu'à lui faire lire les numéros du *Little review* où avait été publié l'*Ulysse*. C'est ainsi qu'en février 1921 Sylvia les envoya au "riche amateur" alité par une forte grippe. L'appréciation du critique fut immédiate:

*Merci pour la Little review. Je suis en train de lire Ulysses. En fait je ne peux rien lire d'autre, je ne peux même pas penser à autre chose. Tout juste ce qu'il me faut. Je l'aime encore mieux que le Portrait. Retourne un sol nouveau, va plus profond.* (Larbaud, 1991:39)

Une semaine plus tard le critique lui communiqua à nouveau dans une lettre (1992,41) qu'il était "absolument fou d'*Ulysse*", rien d'autre ne l'avait autant marqué "depuis Whitman", cette

oeuvre était “merveilleuse” “aussi grande que Rabelais”. Et déjà il lui faisait part de son intention de traduire quelques pages pour la *NRF* ou pour les *Écrits nouveaux*. La jeune américaine avertit évidemment Joyce de l’opinion du critique. Et l’auteur de l’oeuvre si polémique en fit de même avec l’éditrice anglaise du *Portrait* Harriet Weaver devenue sa protectrice et son amie, “Il (Larbaud) affirme qu’il n’a pu ni écrire ni dormir depuis qu’il l’a lu et propose d’en traduire quelques pages accompagnées d’un article pour la Nouvelle Revue Française. J’espère qu’il ne changera pas d’avis”<sup>18</sup> (Joyce: 1986, 1). Non, le critique n’allait pas changer d’avis, sa passion seule le guidait, et ce “plaisir” intense s’était produit à nouveau en lisant le dernier travail de Joyce. Larbaud allait mettre tous ses efforts à la cause des lettres, efforts aussi bien intellectuels que personnels, puisqu’il lui prêterait son appartement de la rue Cardinal-Lemoine pour faciliter à Joyce l’achèvement de l’oeuvre. Comme le “riche amateur” était “emballé” Sylvia Beach se lança définitivement dans la téméraire aventure de l’édition:

*Puisque j’admirais tant Joyce, pourquoi pas? Elle (Adrienne) faisait confiance à mon jugement et à celui de Larbaud. Sans s’arrêter plus que moi aux difficultés, elle me dit vas-y!* (Beach,1950: 20)

L’impression et édition en France d’un volume en anglais d’une telle densité et complexité n’était certes pas une entreprise facile. Mais l’enthousiasme de Sylvia lui fit dépasser toutes les barrières. Qui serait l’imprimeur? Évidemment celui d’Adrienne Monnier. Darantière, homme de grande culture et de goût, se montra au début enchanté de pouvoir collaborer dans une telle cause. Les souscriptions devraient suffragier le coût de l’édition et c’est ainsi que la petite communauté se mit à faire la publicité d’une oeuvre qui n’était même pas achevée. Tout le monde apportait les adresses des possibles souscripteurs, Larbaud et Adrienne recrutèrent une liste française, Harriet Weaver en envoya une d’Angleterre, pratiquement tous les américains de l’avant-garde étaient à Paris donc leur souscription se fit directement sauf celle de Gertrude Stein qui voyait Joyce comme un rival, Pound apporta celle de William Butler Yeats, Bernard Shaw refusa dans sa fameuse lettre de s’inscrire à un livre qui selon lui ne donnait pas une image authentique de l’Irlande -lettre qui mérita une riposte de Pound-, et comme anecdote sympathique -parmi tant d’autres- Léon-Paul Fargue et Robert Mac Almon rapportèrent de leur vie nocturne et mondaine des souscripteurs qui, une fois le livre édité, s’étonnèrent de le recevoir.

La conférence aurait lieu à la Maison des Amis des livres. Il fallait réunir grand nombre d’auditeurs car elle serait au bénéfice de l’auteur en grand manque d’argent. Un programme pour la séance fut élaboré avertissant le public lettré d’un livre aussi choquant qu’innovateur. Joyce, entretemps, devait absolument le finir pour faciliter les épreuves d’impression et surtout pour que Larbaud eût le temps de le relire d’un trait pour préparer sa conférence. Le 30 octobre 1921 il communiquait à son critique l’achèvement d’une oeuvre aussi magistrale qu’attendue et le 21 novembre suivant il lui envoya le livre pour la lecture complète et suivie. Le critique ne disposait que de très peu de temps pour finir son étude et les fragments seraient traduits par Jacques-Benoît Méchin -jeune homme fréquentant l’odéonie et maîtrisant l’anglais-. Joyce réviserait la traduction et évidemment la présence de Fargue pour la part obscène et cocasse du langage était pour le moins vivement souhaitée. “Télémaque”, “Pénélope”, les “Sirènes” furent les chapitres choisis mais ce dernier devrait être lu car il était impossible de rendre la musicalité en si peu de temps. Jimmy Light -acteur américain- en serait le lecteur. Ici nous ne pouvons donner qu’un bref aperçu

---

18.- Les lettres de Joyce ici mentionnées sont extraites du catalogue d’exposition de Vichy “autour d’*Ulysse*” (mai-juillet 1986), traduites de l’anglais par Tadié Marie (1981).

puisque cette séquence de la rive gauche mériterait bien des pages, cependant nous pouvons dégager un aspect essentiel -voire même unique dans l'histoire de la littérature- dans cette entreprise de *l'Ulysse*: anglais et français participèrent dans cette cause même si leur sympathie envers Joyce était parfois inexistente. Bien des écrivains ne connaissaient pas ou presque pas la langue anglaise et par conséquent ne pouvaient se faire une opinion personnelle. D'autre part le caractère hautain du génie irlandais soulevait bien souvent des animosités...Qu'importait-il? Il fallait aider la jeune libraire et appuyer l'opinion du critique. Nathalie Barney, par exemple, supportait mal les manières de l'irlandais et voyait de très mauvais yeux ses abus envers Sylvia -devenue pratiquement son ange gardien-, cependant malgré sa discrète antipathie à l'égard du génie, cette compatriote contribua au phénomène Joyce. Gide par ailleurs, convaincu du fait que la technique du monologue intérieur était déjà présente dans le roman russe et en particulier dans l'oeuvre de Dostoïevsky, ne s'enthousiasma guère à l'égard d'*Ulysse*, toutefois il participa pleinement à cet évènement par sa sincère sympathie envers ce monde de l' "Odéonie" et en particulier envers Larbaud et Beach.

Quelques jours avant la conférence le critique,épuisé et alarmé, communiqua à Adrienne qu'il n'avait pas encore reçu les traductions dont il avait besoin pour organiser l'article-conférence<sup>19</sup>. Enfin le 3 décembre celles de Jacques-Benoît Méchin arrivèrent. "C'est encore à dégrossir beaucoup, certains passages tout à faits obscurs, pas *sortis* par Benoît-Méchin" (Larbaud, 1991: 73) écrirait-il plus tard à Adrienne se plaignant de même que le fragment de "Pénélope" ne lui fût pas encore parvenu. Le minutieux Larbaud, fatigué et "vidé", les corrigea en les recopiant. Pour ce qui fut du travail de Fargue, remis la veille, le riche amateur dut le refaire totalement car l'excessive obscénité du texte traduit l'éloignait de l'original.

Toujours est-il que la conférence eut lieu le 7 décembre 1921 et que cet évènement fut mémorable. Mémorable par le nombre d'assistants, plus de deux-cent personnes réunies dans une librairie de si petites dimensions! Mémorable de même par la présentation faite par Larbaud quelque peu ahurri face à un tel auditoire. Il fut le premier en France à souligner l'originalité de Joyce et le premier au monde à faire une étude globale puisque son approche aborda en premier lieu la vie de l'auteur, une analyse des éléments de modernité depuis *Chamber music* jusqu'à *l'Ulysse*, la symbologie présente dans cette dernière oeuvre, le besoin d'établir un parallélisme avec *l'Odyssee* d'Homère pour sa compréhension -Monsieur Bloom étant un Ulysse moderne-, organisation des chapitres très élaborée -une heure du jour, un organe du corps, une science, un art, un symbole...-. Pour Larbaud on ne pouvait parler d'obscénité mais plutôt de réalité puisque:

*[...] pas plus que les grands casuistes, il n'hésite à traiter ce sujet, et il le traite en anglais de la même manière qu'ils l'ont fait en latin, sans aucun égard pour les conventions et les scrupules des laïcs. Son intention n'est ni grivoise ni sensuelle; il décrit et représente, simplement[...] les manifestations de l'instinct sexuel ne tiennent ni plus ni moins d'importance, que la pitié par exemple ou la curiosité scientifique [...]* (Larbaud, 1922: 408-9)

De même qu'on ne pouvait parler d'antisémitisme car si Bloom était juif c'était uniquement pour des raisons de "mysticisme, symbolique et d'ethnographie" (Larbaud, 1922: 409). Par ailleurs Valery Larbaud soulignait le fait qu'avec son chef-d'oeuvre Joyce redonnait une "identité intellectuelle et une physionomie artistique à l'Irlande" (Larbaud, 1922: 389), cependant le

---

19.- L'article-conférence qu'il écrivit pour la séance de la Maison des Amis des Livres serait publié à la NRF le 1.04.1922. Cet article devait s'adjoindre aux traductions préparées mais finalement celles-ci ne furent pas publiées. Cette conférence constituerait par la suite un chapitre des deux éditions du *Domaine Anglais* (1925, 1936).

riche amateur qui aimait voir dans toute oeuvre novatrice ces éléments de la tradition européenne ne manqua pas d'affirmer qu'avec l'*Ulysse* "L'Irlande fait une rentrée sensationnelle dans la haute littérature européenne" (Larbaud, 1922: 389). Cette oeuvre recueillait toutes les innovations des ouvrages précédents et les perfectionnait. Et ce qui sans aucun doute attira le plus Valéry Larbaud fut l'utilisation joycienne de la technique du monologue intérieur portée à son plus haut degré de perfectionnement. Avec les *Enfantines*, *Fermina Márquez* et le *Journal de Barnabooth* il s'était déjà rapproché de ces méditations à haute voix, du jaillissement de cette vie intérieure. Ce qu'en fit James Joyce ne pouvait donc que l'épater!

Avec ce bref aperçu, il me semble que nous pouvons apprécier les mérites du critique qui, ayant préparé sa conférence en moins d'un mois, offrit pour la première fois une vision complète -et j'ose dire très pédagogique- de l'oeuvre. Adrienne Monnier lui rendit honneur en écrivant:

[...] si l'on réfléchit aux difficultés d'un texte comme celui d'*Ulysse*, on est stupéfait du tour de force accompli par Larbaud. D'autant plus que son étude est, et restera sans doute, l'analyse la plus parfaite, la plus compréhensive qu'on puisse faire de l'oeuvre de Joyce. Comment Larbaud a-t-il pu en si peu de temps, sans l'aide d'aucun travail antérieur, en tirer une substance aussi claire, ramassée, riante...C'est ce qui ne cessera de nous émerveiller. (Monnier, 1961: 232)

Émerveillement si l'on considère aussi que la presse internationale s'en fit écho presque immédiatement. Le 11 décembre 1921 *The Observer* rendait compte de la conférence de Larbaud et reconnaissait finalement aux yeux du grand public le chef-d'oeuvre joycien. Nous pouvons donc rejoindre Sylvia Beach lorsqu'elle dit "Oui, l'étude de Valéry Larbaud est l'aurore même de la gloire de James Joyce"(Beach, 1950: 28). Cette séance fut mémorable aussi parce que la publication le 1 avril 1922 dans la *NRF* allait déclencher toute une série d'articles et de querelles littéraires au sujet du dernier travail joycien. Ezra Pound, quelque peu jaloux du rôle de Larbaud comme introducteur en France de l'irlandais, poussé par un esprit de rivalité publia dans le *Mercur* "Joyce et *Bouvard et Pécuchet*", Ernest Boyd, lui, s'attaqua fermement au "riche amateur" dans plusieurs lettres et articles, car selon lui l'Irlande de l'*Ulysse* n'était pas la réelle et accusait le critique de parler d'un pays qu'il ne connaissait absolument pas. Séance merveilleuse parce qu'en fin de compte l'intérêt qu'elle suscita au sein du groupe de l'Odéon fut le point de départ de l'idée d'une traduction intégrale qui ne verrait le jour qu'au bout de cinq longues années. L'épopée de l'*Ulysse* en français ne commençant réellement qu'en 1924 avec les fragments pour la revue *Commerce*.

Merveilleuse campagne et conférence de même parce que l'enthousiasme porté envers cette nouvelle technique, amènerait Larbaud à réécrire *Amants heureux amants* (1921) après la lecture de l'*Ulysse*, et plus tard *Mon plus secret conseil* (1923). Deux charmantes nouvelles dans lesquelles le riche amateur utilise de façon très personnelle ce monologue intérieur. La première de ces oeuvres étant dédiée à James Joyce et la deuxième à Édouard Dujardin. En effet, le génie irlandais ayant humblement avoué à Larbaud la source sur laquelle il s'était inspiré pour son chef-d'oeuvre, le dévoué critique toujours à la recherche du mérite et de la notoriété d'autrui, n'hésita pas rendre hommage à cet auteur du mouvement symboliste à peine connu, le véritable initiateur du monologue intérieur "A Edouard Dujardin auteur de: *Les Lauriers sont coupés* (1887). A quo..."<sup>20</sup>.

C'est ainsi que nous pouvons dire que la présentation de Joyce fut dans bien des domaines magistrale car non seulement elle permit de découvrir à la littérature universelle une oeuvre qui marqua en quelque sorte le point de départ du roman moderne mais d'autre part elle sortit de

20.- Dédicace à Edouard Dujardin dans la nouvelle de Valéry Larbaud (1923a).



l'ombre un ouvrage français. Soulignons de même que Larbaud réunit encore une fois tous ses efforts pour la réédition de cette petite nouvelle et initia avec Edouard Dujardin une réflexion sur cette technique novatrice qui aboutirait à la création de la part de ce dernier d'un ouvrage théorique: *Le Monologue intérieur* (1930).

Je ne puis cependant conclure cette communication sans rappeler certains événements qui marquèrent cette odéonie et encore une fois sous le patronage de Larbaud. Dans ce foyer de ralliement et d'échanges internationaux il fut indéniablement le centre et le guide à partir duquel maints auteurs furent reconnus, maints projets virent le jour, maintes amitiés se lièrent. Que dire de la perspicacité de Larbaud en découvrant à la critique anglosaxonne la modernité de T. S. Eliot dans son article "La renaissance de la poésie américaine" (Larbaud, 1921)? Article qui lui vaudrait l'amitié du jeune poète américain -installé à Londres et à Paris- et quelque temps plus tard l'invitation de celui-ci à participer à la revue *The Criterion*. De même que son étude sur W. C. Williams au sujet de *The Great American novel* (Larbaud, 1923b) où il souligne l'importance de cet auteur ainsi que celle de la poétesse Marianne Moore et où il demande à connaître l'auteur de *Kora in Hell*. Cette rencontre, organisée par ses deux amies de l'odéonie, fut malheureusement peu profiteuse mais elle lui valut le chapitre "Père Sebastien Rasles" de *In the american grain* où Williams raconte son rendez-vous avec le "petit père Larbaud". Le projet d'antologie de poésie anglaise mystique et érotique -*La muse anglaise*- patronnée par le riche amateur avec August Morel n'alla pas de l'avant par manque d'éditeurs, mais fort heureusement la bibliographie des traductions françaises des monuments de la littérature anglaise depuis le XVIIe, dirigée par le maître et Adrienne, parut dans le *Navire d'Argent* en 25. N'oublions pas non plus la constitution du comité Walt Whitman à Paris dont Larbaud évidemment était un membre très fervent aux côtés de Schlumberger, Sylvia Beach, Pierre de Lanux, Jean Paulhan... et la splendide exposition en 26 du poète des *Feuilles d'herbe* qui eut lieu à Shakespeare and Company décrite par Adrienne dans ses *Gazettes*.

Ce fut aussi dans ce réseau littéraire que Larbaud connut des femmes qui eurent une grande importance dans sa tâche d'introducteur et traducteur du domaine espagnol qui l'emballait de plus en plus depuis son dernier séjour en Espagne. Lui-même s'était mis à la traduction de la *Semaine sainte* de Gabriel Miró, de quelques *Greguerías* de Ramón Gómez de la Serna. Mais la rencontre chez Adrienne de Noémi Larthe et Mathilde Pomès affermit de façon définitive son désir d'introduire la littérature contemporaine espagnole. Les écrivains de la génération de 27 totalement inconnus en France ne soulevaient pas de grand enthousiasme dans la NRF -crainte envers Miró (trop religieux peut-être?) et crainte envers Ramón Gómez (déjà bien polémique dans son pays)-. L'envie de Larbaud de les introduire n'en fut que plus grande. Ce fut surtout Mathilde, première femme agrégée d'espagnol à l'Université française, qui, sentant tout comme le légendaire amateur le "beau feu" de l'auteur du Pombo, n'hésita pas à collaborer dans la traduction des *Greguerías*. Tous les deux étant "los dos encargados de tomar posesión de París en nombre del Rey de Castilla, nuestro Señor Don Ramón II" (Larbaud, 1992: 57), la stratégie de présentation se déchaîna avec la conférence au Vieux Colombier, articles et recherche d'éditeurs. Larbaud constamment attentif et voué à ses amis ne cessa d'encourager ses traducteurs soit à travers des lettres personnelles soit à travers Adrienne. Toujours est-il que leurs efforts permirent aux lettres espagnoles d'"assiéger" le Paris des années 20 et même d'influencer des auteurs français comme bien des années auparavant l'avait fait la littérature française en sens inverse<sup>21</sup>.

---

21.- Cf. Larbaud: 1907.

C'est aussi sous le signe de cette Odéonie que Valery Larbaud connut l'argentin Ricardo Güiraldes. Dès leurs premières rencontres l'admiration intellectuelle qu'ils se vouèrent déchaîna une profonde amitié et une collaboration très intense aboutissant à la participation du critique Larbaud dans la revue *La Nación* de Buenos Aires. Encore une fois l'apprécié auteur du *Barnabooth*, de par son travail matériel permit à ses collègues français de voyager outre atlantique car en langue espagnole il assura des rubriques au sujet de la littérature française. Soulignons de même et pour finir que Larbaud influença grandement l'écrivain argentin dans sa conception des revues et que *Proa* -périodique fondé par Güiraldes et quelques amis- suivait de près les caractéristiques de *Commerce*. Je dois conclure hélas, mais n'oublions pas qu'il y eut bien d'autres domaines -l'italien et le portugais, entre autres- qui furent visités de la main de leur ami et maître -"le légendaire amateur"-.

Ainsi le capitaine Larbaud dans cette nef "Odéonie", voiles au vent de la modernité, aidé de deux femmes extraordinaires, permit au groupe de l'odéon de naviguer sur l'immense océan d'une littérature qui se voulait sans frontières.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.

- ANGLÈS, A. (1968) "Le compagnon de route des fondateurs de la "Nouvelle Revue Française", *Cahiers des amis de Valery Larbaud*, n° 4, Vichy.
- ANGLÈS, A. (1978) "Valery Larbaud et le premier groupe de la NRF" in *Valery Larbaud et la littérature de son temps*, Paris, Klincksieck, 1978.
- AUBRY, G.-J. (1949) *Valery Larbaud, sa vie et son oeuvre*, Monaco, Rocher.
- BEACH, S. (1950) "Ulysse à Paris", *Mecure de France*, Paris, mai, n°1041, pp.12-29.
- BEACH, S. (1963) "Allocutions", *Hommage à Syliva Beach*, Paris, Mercure de France, 91-101.
- BENSTOCK, S. (1986) *Mujeres de la "Rive Gauche"*, Barcelona, Lumen, 1992.
- HEMINGWAY, E. (1964) *Paris était une fête*, Paris, Gallimard.
- JOYCE, J. (1966) *Lettres de J. Joyce*, Ellmann R. traduit de l'anglais par Tadié Marie, Paris, Gallimard, 1981.
- LARBAUD, V. (1907) "La influencia francesa en las literaturas de lengua castellana", *El Nuevo Mercurio*, Paris, Avril, 389-395.
- LARBAUD, V. (1911) "Saint-Léger Léger: Éloges", *La Phalange*, Paris, 6e année, n°66, 20 Décembre.
- LARBAUD, V. (1921) "La renaissance de la poésie américaine", *revue de France*, Paris, 15 Septembre, 399-406.
- LARBAUD, V. (1922) "James Joyce", *Nouvelle Revue Française*, Paris, 1 Avril, 385-409.
- LARBAUD, V. (1923a) *Mon plus secret conseil* in *Amants heureux amants*, Paris, NRF.
- LARBAUD, V. (1923b) "The great american novel, par William Carlos Williams, *La Revue européenne*, Paris, 1 Novembre, 65-70.
- LARBAUD, V. (1924) "Ce vice impuni la lecture", *Commerce I*, Paris, été, 63-102.

- LARBAUD, V. (1925) *Ce vice impuni la lecture: Le Domaine Anglais*, Messein, Paris.
- LARBAUD, V. (1927) *Jaune Bleu Blanc*, Paris, NRF.
- LARBAUD, V. (1948) *Lettres à André Gide*, édition établie par G-J. Aubry, Stols, La Haie.
- LARBAUD, V. (1991) *Lettres à Adrienne Monnier et à Sylvia Beach*, édition établie et annotée par Maurice SAILLET, IMEC.
- LARBAUD, V. (1992) “Valery Larbaud-Matilde Pomès”, correspondance établie et annotée par Béatrice Mousli, *Cahiers des Amis de Valery Larbaud*, Vichy, n° 30, 1-69.
- LEMAIRE, G.-G. (1997) *Les cafés littéraires*, Paris, La différence.
- LEVET, H. J.-M. (1921) *Poèmes*, Paris, La Maison des Amis des Livres.
- LIOURE, F. (1981) “L’idée d’Europe dans l’oeuvre de Larbaud”, *Valery Larbaud et la prose du monde*, études réunies par J. Bessière, P.U.F, Univ. de Picardie, 75-92.
- MONNIER, A. (1960) *Rue de l’Odéon*, Paris, Albin Michel, 1989.
- MONNIER, A. (1961) *Les gazettes*, Paris, Gallimard.
- MOUSLI, B. (1992) “Valery Larbaud et les revues littéraires françaises”, *La Revue des revues*, n°12/13, 17-26.
- POMÈS, M. (1957) “Valery Larbaud et l’Espagne”, *Hommage à Valery Larbaud*, NRF, Paris, 527-532.
- RILEY FITCH, N. (1983) *Sylvia Beach y la generación perdida*, Barcelona, Lumen, 1990.

